

Rapport de résidence d'artiste SKK/CVC
Caire, Egypte, 1er février – 31 juillet 2019

Alizé Rose-May Monod
Juillet 2020

Ecrire un rapport de résidence de recherche artistique au Caire (Egypte) implique de se situer soi-même avant toute chose : J'écris donc de là où je me trouve, avec mon privilège *blanc*, sur mon expérience dans un contexte postcolonial.

Je suis partie de Suisse début février 2019 pour le Caire. J'avais comme projet, avec lequel j'avais appliqué une année auparavant, de travailler avec le manifeste féministe « Interwoven Lines Manifesto » que j'avais écrit en 2017 ; je voulais rencontrer des femmes et en apprendre plus sur « leurs combats » quotidiens en Egypte et mettre en perspective les privilèges de « mon » manifeste - autrement dit, mes privilèges. Au tout début de la résidence, j'ai rencontré Salma El Tarzi, une brillante artiste et réalisatrice égyptienne, qui a déconstruit ce projet, problématique sur plusieurs points.

J'ai eu par la suite de la résidence d'autres discussions enrichissantes avec, notamment, Andrea Thal, curatrice et directrice artistique du Contemporary Images Collective (CIC) ; Sonia Kacem, lauréate de la résidence de recherches artistiques SKK/CVC de la Ville de Genève ; Georgia René-Worms, lauréate de la résidence d'artistes de l'Institut Français du Caire. Les réflexions qui ont découlé de ces discussions m'accompagnent depuis dans ma pratique artistique et curatoriale et résonnent avec les questionnements quant à l'implication et l'héritage coloniaux de la Suisse.

En tant qu'artiste et curatrice *blanche*, travaillant entre autres avec les médium vidéo et film, quelles sont les images que je peux filmer et montrer ? Que suis-je légitime de montrer, en particulier dans un contexte *blanc* ? Que puis-je dire, écrire, raconter, sur une culture* qui n'est pas la mienne ? Qui parle au sujet de, pour, avec... qui ? Qui représente qui, et comment ? La question de la représentation est essentielle et ne peut être abordée sans prendre en compte les relations de pouvoir en place. Quelles images et objets pouvons-nous, en tant qu'artistes, (faire) produire et montrer sans reproduire des clichés, eux-mêmes contribuant à une perpétuation de la suprématie *blanche* ?

Art is not neutral. It either upholds or disrupts the status quo, advancing or regressing justice.
Adrienne Maree Brown, Emergent Strategies, 2017¹

Images, mots et objets ne sont pas innocents, et le choix du médium et des matériaux n'est pas anodin. Je suis persuadée que notre responsabilité d'artistes et curateur.x.trices *blanc.x.hes* est de questionner les dynamiques de pouvoir dans la société et de déconstruire notre regard (*blanc*, en l'occurrence, mais aussi cis, masculin, *able*, hétéro...) et les normes qu'il transporte et reproduit. Il est nécessaire que nous réfléchissions à la position que nous adoptons lorsque nous travaillons, en résidence ou non, dans un contexte postcolonial, ou non. Il est nécessaire que nous ayons une réflexion sur la place que nous occupons de manière consciente et inconsciente et sur comment nous parlons et agissons. Notre rythme de travail, notre manière de penser et d'agir, ne sont pas *la* norme.

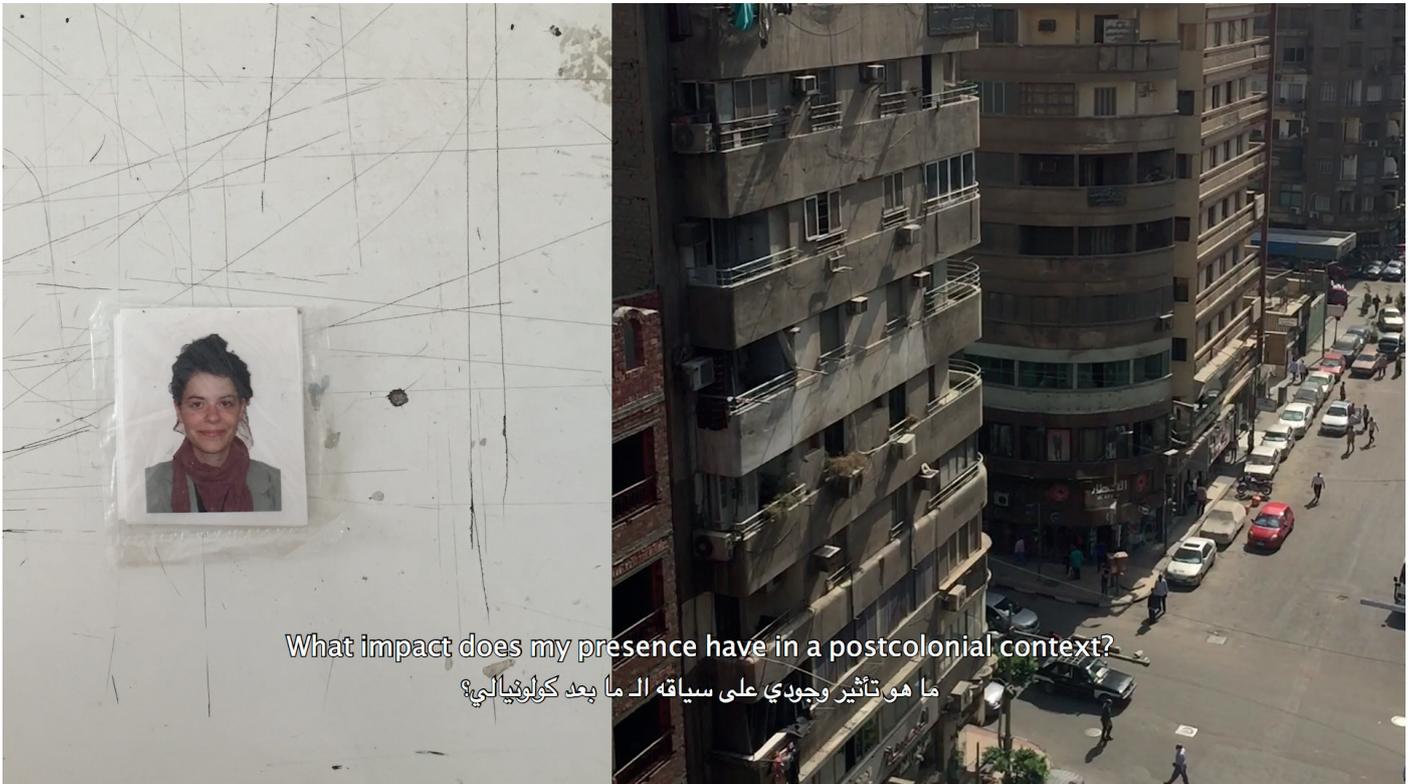
Décolonisons les arts.
Décolonisons notre regard.

¹Via : **Michèle Stephenson**, *Beyond Inclusion : Building Narratives of Liberation*, 2018, dont je trouve le passage suivant particulièrement intéressant : « In order for the structural table top of white supremacy, patriarchy, and other systemic inequities to persist that table needs two strong legs. One leg is the institutions — whether it's the criminal justice system, government, schools, foundations, IDA, the film industry, or emerging media — that keep recreating that cycle of inherited oppression by default. Then that other leg is me and you. It is us — the individuals that make up the institutions. And more specifically, those of us who create culture. Where internalized attitudes are consciously and unconsciously replicating white dominance and other systemic inequities in all our relationships. We can't escape it. It's like the air we breathe. Claudia Rankine started the Racial Imaginary Institute to deeply question how our collective imaginary is framed around a lens of white dominance and supremacy. How can we create space to shift and/or interrogate that in our work? »



« "There are no rules." This is what echoes in my mind walking through the overcrowded streets of my native city, Cairo. Yet there is one clear distinction: gender. I walk with my gender, and my gender walks with me. The street perceives my femininity and treats me accordingly. And while constantly trying to figure out how to stay safe, I make mistakes. I discover the public space, and I discover who I am becoming; what my body represents; and what this eternal fascination with the female body is, with violating and dominating it. It is the summer of 2015. »

Images issues de : IF IT'S INVISIBLE IT DOESN'T EXIST, I GUESS (2019), Iphone video, 19'14"
Texte: Nora Amin - *Migrating the Feminine*



What impact does my presence have in a postcolonial context?

ما هو تأثير وجودي على سياقه ال ما بعد كولونيالي؟

« Whoever doesn't want to lie could simply tell the truth. If it was only about me, it would be risky, but it would be the right thing. Risky because someone like myself, who isn't travelling in a diplomatic corps, who isn't accompanied by armed troops or official delegations, is moving without protection. I would be at the mercy of homophobic rage and radical dogma. But it isn't just about me. So I need to ask myself: Whose truth am I protecting in such a situation, whose truth am I putting at jeopardy? »



Installation view : IF IT'S INVISIBLE IT DOESN'T EXIST, I GUESS, 2019, *Cantonale Berne Jura*, Stadtgalerie Bern, CH
Photo: David Aebi, Stadtgalerie Bern

Alizé Rose-May Monod (*1990) vit et travaille entre Lausanne et Berne. Elle est titulaire d'un Bachelor en Histoire de l'art et Littérature allemande de l'Université de Lausanne/Freie Universität Berlin et d'un Master en Arts Visuels obtenu en 2017 à la Haute Ecole des Arts de Berne (HKB). À l'intersection entre art et activisme, elle inspecte dans sa pratique artistique et curatoriale les lieux sociétaux, en interrogeant les structures de pouvoir en place. Travaillant principalement avec le texte, la vidéo et le textile, ainsi qu'avec des éléments installatifs, elle propose des réalités et des espaces alternatifs, parfois utopistes.

Elle a exposé et performé dans diverses institutions suisses telles que Kunsthalle Bern, Kunstmuseum Bern, Kunstmuseum Olten, Palace St-Gallen et Nouveau Musée de Bienne. En 2019, elle est désignée lauréate pour la résidence d'artiste au Caire (Egypte) par la Ville de Berne. Depuis 2017, elle curate des cycles de films queer-féministes à la Reitschule à Berne, et depuis 2018, la programmation film et performance du Festival de pornographie queer-féministe Schamlos!, dont elle est co-fondatrice. Depuis 2017, elle travaille en duo sur certains projets avec l'artiste bernoise Anna Marcus.



Images issues de : Gaze (2019), 3'20"